
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

MIGUEL BONNEFOY



BIOGRAPHIE :

Né en France, Miguel Bonnefoy a grandi au Vénézuéla et au Portugal. Il partage ses racines entre la France, le Chili et le Vénézuéla.

Le voyage d'Octavio aux éditions Rivages, son premier roman a été finaliste au Goncourt du 1^{er} roman et a obtenu le Prix de la vocation 2015.

Il a remporté le prix du Jeune Écrivain, en 2013, grâce à une nouvelle intitulée *Icare*.

Il s'occupe de la production d'événements culturels pour la mairie de Caracas. Il est également professeur de français à l'Alliance française et organisateur des forums cinématographiques de la Foire du livre, place des Musées.

BIBLIOSIAPHIE :

- *Naufrages*, nouvelles, éditions Quespire, 2012
- *Icare et autres nouvelles*, nouvelles, Buchet-Chastel, 2013
- *Le Voyage d'Octavio*, roman, Rivages, 2015
- *Jungle*, roman, éditions Paulsen, collection « Démarches », 2016

Présentation sélective des livres :

- *Icare et autres nouvelles*, nouvelles, Buchet-Chastel, 2013

Présentation de l'ouvrage :



Le présent recueil réunit l'ensemble des textes primés pour l'année 2013. « *Treize jeunes auteurs, souvent déjà très aguerris aux techniques littéraires, qui nous parlent une langue ouverte sur le monde, sur les autres. Comme le signe d'une littérature bien vivante, de sincérité, sans détour ni tricherie.* »

Éditions Buchet-Chastel

Extraits de presse :

. Entretien publié sur le site *La Plume Francophone*, 28 Juillet 2013, Ali Chibani

Miguel Bonnefoy, auteur vénézuélien, a remporté cette année le prix du Jeune Ecrivain grâce à une nouvelle intitulée Icare. Il nous révèle ici l'esprit et les tendances stylistiques de son œuvre. [...]

La Plume Francophone : Icare n'est pas votre première nouvelle publiée. Avant cela, vous avez écrit Quand on enferma le labyrinthe dans le minotaure. Y a-t-il une continuité entre les deux nouvelles et pourquoi cet intérêt à la mythologie grecque?

Miguel Bonnefoy : Avant *Icare*, en 2009, il y avait eu la publication d'une réécriture du mythe du Minotaure, publiée à Rome, par une maison italienne qui avait proposé des magnifiques gravures de Lorenzo Bruschini. Plus tard, en 2011, il y avait eu la publication de *Naufrages*, par une maison d'édition française, les éditions Quespire, où deux des quatre nouvelles étaient également des réécritures de mythes : celui de Perséphone et celui de Narcisse.

Je me suis longtemps intéressé aux mythes, non pas comme historien ou essayiste, mais pour les déconstruire. L'idée étant de conserver la molécule première du mythe, son histoire de base, et de lui redessiner l'ensemble, en déconstruisant ses colonnes, en remodelant ses contours, en renommant l'univers qui l'enferme. Le risque était moindre : les mythes conservent une vérité atemporelle qui est respectée par tout le monde. En ce sens, ils ont une actualité frappante, brutale. Ils ressemblent à ces argiles pâles que l'on peut parer de toutes les couleurs mais qui, au contact du soleil, reviennent toujours à leur blancheur. Tout le monde les reconnaît.

Toutefois, il y a entre ces textes une continuité tout à fait relative. Les mythes se répondent entre eux, mais les réécritures ne le font pas. Elles sont des variations indépendantes, des mimétismes. Je ne vois de continuité dans ce travail que par rapport à un cheminement personnel. C'est comme faire des exercices avec des pierres où des lettres sont gravées : on peut faire toutes les combinaisons possibles, mais on ne peut avoir une phrase complète. Les personnages et les lieux ne forment pas une grande famille, ils sont des êtres indépendants, vivant dans une chair qui leur appartient. Et je le préfère ainsi. Les hommes ne se conçoivent pas dans une idée générale. Chaque homme, comme chaque peuple, a une plaie fondatrice. Comme l'amour qui se vit d'une manière individuelle, la douleur le fait également. Chaque obsession a ses excès et ses limites. Et chaque mythe, bien qu'il fasse partie d'un ensemble, doit la combattre dans l'isolement.

LPF : Le lecteur est frappé par votre volonté d'actualiser ces mythes. Dans votre nouvelle au décor rustique, *Icare* est recueilli par *Dédale*, un chasseur qui le trouve dans un fourré. Il l'élève et lui transmet sa passion. Vous avez fait le choix de changer l'histoire du mythe tel qu'on la connaît. Pourquoi ?

M. B. : Le mythe d'Icare est le mythe de la rébellion. C'est l'enfant qui se révolte contre le père pour tailler ses propres sentiers, pour avancer seul, enfin souverain. Icare est révolutionnaire, et tout ce qui l'entoure est construit en opposition à lui. Nous vivons dans un monde que certains dominent, et que d'autres subissent. Mais comme Icare, les pays du Sud, comme l'appellent ceux du Nord, lèvent enfin leur regard vers le soleil, dignement, prêts à gravir l'altitude, prêt à se dresser face aux hégémonies, et ouvrent à la hache ces nouveaux chemins que le ciel propose.

Pourquoi avoir changé le mythe ? Parce qu'il n'existe que par le changement. De la même manière que le théâtre n'existe que par ses mises en scène, les mythes n'existent que par leurs réécritures. Heureusement que nous ne nous sommes pas arrêtés à Ovide. En écrivant, Ovide cherchait à ce qu'on écrive après lui. Homère n'a pas écrit

L'Iliade pour rester à *L'Iliade*. Il l'a fait pour ouvrir tous les chemins qui mènent à *L'Iliade*. Sans ça, il n'y aurait pas de littérature. On écrirait sur la lingerie.

Pour Icare, je voulais faire l'inverse du mythe classique. On représente toujours Icare lors de sa chute. Je voulais le faire monter, le suivre dans son ascension, comprendre sa volonté d'atteindre l'impossible, les ailes ouvertes sur un monde inconnu. Je voulais le faire tomber en une seule ligne. Une chute sèche, sans arabesques, sans romantisme, une chute comme un atterrissage. Encore une fois, le mythe est connu sous une forme précise et je ne voyais pas l'intérêt d'en retracer l'histoire. Pour écrire, il faut du talent : pour réécrire, il faut de l'audace. [...]

Je suis un athée ivre de Dieu, comme un musicien ivre de silence. C'est pourquoi j'ai toujours été fasciné par l'idée d'une destinée, propre à chaque homme, sans tomber dans le « *destin chrétien* », propre à Jésus. Oui, je crois qu'on n'échappe pas à une fatalité, féconde ou pas, et que nous sommes sans cesse tendus vers son aboutissement.

Si on revient à la nouvelle *Icare*, l'enfant est né du flanc de l'arbre, entouré d'une treille de plumes, et il ne peut mourir ailleurs. Quoi qu'il arrive, son cercle ne peut être déformé. C'est son malheur et sa force à la fois. Les personnages mythologiques ont cette destinée tracée et douloureuse qui leur offre l'immortalité et le châtement avec la même véhémence.

C'est Prométhée dont le foie se retisse, sur le mont de Caucase, après avoir été dévoré par le vautour. C'est Sisyphe qui pousse sa pierre et qui retombe de son propre poids jusqu'aux pieds de sa butte. Ce sont les Danaïdes qui remplissent une jarre percée et qui pleurent leur crime commun. C'est Tantale qui, assoiffé, voit son ruisseau s'assécher quand il y plonge ses lèvres. Peut-on imaginer l'enfer autrement que sous la forme d'un cercle ?

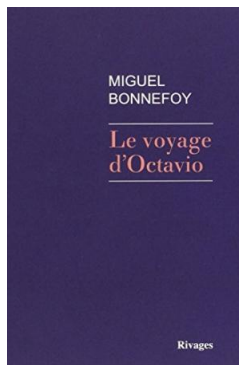
Il n'est pas nouveau de dire que, parmi toutes les autres, c'est la géométrie des choses éternelles. Icare, ici comme ailleurs, ne peut être écrit autrement que dans une structure narrative circulaire. Sans ça, le mythe en serait amputé.

Je ne suis pas philosophe pour répondre au nom de l'existence. Je ne la connais pas plus qu'un autre. Je ne cherche pas non plus à faire de cet étrange chasseur d'oiseaux, un symbole universel de l'histoire humaine. Je ne fais que pointer des possibilités, des conjonctures, je laisse le soin au lecteur d'en juger les conséquences.

Toutefois, personne ne niera que la vie a ce quelque chose de circulaire, bien connu, entre routine et monotonie, et elle s'appuie sur cette facilité comme l'aveugle s'appuie sur son obscurité : il assume sa condition et en fait une force. Nous portons tous l'héritage de nos ancêtres et nous ne pouvons nier nos origines. Ainsi, il n'est pas faux de dire qu'écrire sur hier revient à traiter les thèmes d'aujourd'hui : écrire le cercle d'Icare, c'est aussi écrire le cercle d'une jeunesse sauvage. L'histoire, de fait, ne montre que des cercles dans sa longue marche. L'homme trébuche sur la même pierre, depuis toujours, et la pierre n'a pas été changée. L'histoire humaine n'est pas transmissible : elle ne propose que des modèles. Le passé est l'argile du futur. [...]

- *Le Voyage d'Octavio*, roman, Rivages, 2015

Présentation de l'ouvrage :



Le voyage d'Octavio est celui d'un analphabète vénézuélien qui, à travers d'épiques tribulations, va se réapproprier son passé et celui de son pays. Le destin voudra qu'il tombe amoureux de Venezuela, une comédienne de Maracaibo, qui lui apprend l'écriture. Mais la bande de brigands « chevaleresques », menée par Rutilio Alberto Guerra, pour laquelle il travaille, organisera un cambriolage précisément au domicile de sa bien-aimée. Avant que ne débute un grand voyage dans le pays qui porte son nom.

Octavio va alors mettre ses pas dans ceux de saint Christophe, dans ceux d'un hôte mystérieux, dans ceux d'un peuple qu'il ignore. Car cette rencontre déchirante entre un homme et un pays, racontée ici dans la langue simple des premiers récits, est d'abord une initiation allégorique et amoureuse, dont l'univers luxuriant n'est pas sans faire songer à ceux de Gabriel Garcia Marquez ou d'Alejo Carpentier.

Extraits de presse :

. Entretien publié dans *Jeune Afrique*, 22 Février 2015, Alain Mabanckou

[...] Il est plus que réjouissant de découvrir de l'éclat et de l'imagination dans un premier roman, de pressentir que l'auteur porte en lui un univers singulier qui le mènera loin.

C'est le cas avec *Le Voyage d'Octavio*, le roman d'un Vénézuélien de 28 ans, Miguel Bonnefoy, qui habite en France et écrit en français. Bonnefoy vient d'un espace littéraire très « embouteillé », l'Amérique latine, qui nous a donné des écrivains de renom comme Horacio Quiroga, Gabriel García Márquez ou Carlos Fuentes.

Si *Le Voyage d'Octavio* est traversé par ce prestigieux héritage, il faut souligner qu'il y a de la luminosité et de la fraîcheur chez Bonnefoy. Sa prose, en apparence tranquille, nous annonce la naissance d'un grand écrivain.

Nous allons ici à la rencontre de Don Octavio, qui vit en solitaire à Saint-Paul de Limon, un village vénézuélien où, de temps à autre, il donne un petit coup de main aux cambrioleurs de cette bourgade qui cachent d'ordinaire leur butin dans une église désaffectée. Ne sachant ni lire ni écrire, Don Octavio supporte difficilement cet état et, pour masquer son handicap, il feint même une sorte d'invalidité ... Jusqu'au jour où l'amour vient à son secours.

Il tombe en effet amoureux de la comédienne Venezuela, qui va l'aider à sortir de la nuit de son analphabétisme. À partir de cet instant, un autre monde s'ouvre à lui, nous offrant l'un des plus beaux plaidoyers en faveur du pouvoir des mots : « *Quand il parvint*

à lire une phrase entière sans hésiter, et qu'il ressentit l'émotion brutale de la comprendre, il fut envahi par le désir violent de renommer le monde depuis ses débuts. »

Mais voilà, Don Octavio a gardé des liens avec les bandits locaux et, ironie du sort, le domicile de sa dulcinée se retrouve être le théâtre d'un cambriolage. Après une succession d'autres mésaventures marquant le destin singulier de ce personnage, Bonnefoy nous livre une épopée extraordinaire dans laquelle la nature, magique et mystérieuse, devient presque un protagoniste, tandis que la quête de la connaissance, les méandres du passé, l'histoire sinueuse du Venezuela et de son peuple se déploient sous nos yeux, avec des héros aussi loufoques qu'attachants.

Mais ce qui frappe le lecteur, c'est d'abord cette écriture dont chaque mot semble être taillé au scalpel pour éviter qu'il ne dévoie une parole aux accents prophétiques et poétiques. *Le Voyage d'Octavio* devient, de page en page, un hymne à la condition humaine, une réécriture du monde qui redonne à la littérature tout son pouvoir.

. Article publié dans *Libération*, 8 Janvier 2015

Voyage de mendiant, puis de prédicateur, et enfin de maître, le périple de Don Octavio à travers son pays, le Venezuela, se termine par un retour incognito au point de départ. Puisque Don Octavio est fort comme un arbre, quelles racines retrouvera-t-il ? Tout commence et se termine avec une statue de saint, dans une église où se font les miracles, les trafics et les représentations. Mais la vraie histoire de Don Octavio est celle d'un illettré qui devait découvrir, en même temps, l'alphabet de l'écriture et celui de l'amour, tout un palimpseste d'empreintes. Miguel Bonnefoy est vénézuélien comme son personnage. Il vit à Paris, a écrit ce premier roman merveilleux en français.

. Article publié dans *Le Monde des Livres*, 8 Janvier 2015, Philippe-Jean Catinchi

Un démiurge en devenir

Avec « Le Voyage d'Octavio », Miguel Bonnefoy signe un premier roman aux accents prophétiques.

Qu'est-ce qu'un pays, sinon un récit ? Cent ans après un miracle éphémère impliquant une statue de procession et une église bâtie à la hâte, l'apprentissage et les errances d'un pauvre analphabète vont réinventer la fable primordiale qui donne ses contours et sa chair à un lieu sans histoire.

Pour son premier roman, Miguel Bonnefoy, né en 1986 de père chilien et de mère vénézuélienne, a composé en français la geste d'une terre sans légende. Imaginant un héros désarmé, tel Perceval qui, devant le Graal, ignore la magie à l'œuvre, l'auteur est à l'égal de son personnage, Octavio, un voyant. Et un apprenti surdoué. Celui-ci doit son

salut à Venezuela, une comédienne élégante et fantasque qui va lui apprendre à la fois à lire et à aimer. A fuir aussi, puisque enrôlé dans la bande de Guerra, un cambrioleur charismatique, Octavio est confronté à sa belle le soir de sa première effraction.

Dès lors, chaque rencontre de sa vie d'errance le transforme. Moins, toutefois, que les paysages qu'il traverse et où il puise une force phénoménale, défiant les éléments. Tel ce torrent que lui seul parvient à dompter : « *Il était là, entier dans cette bataille, dominant les dangers avec l'obstination démesurée des grandes entreprises humaines.* »

Lui qui, exclu de l'écrit, interrogeait chez Venezuela les courbes sinueuses d'une pierre gravée – « *Du doigt, Octavio suivit les lignes pour les déchiffrer. Il voyait dans ce désordre de pierre le tissu humain de son bidonville, comme un monde qui vient de naître, que le néant précède* » – accède au monde sans le secours des signes tracés par l'homme. Demiurge naïf aux pouvoirs illimités. « *A Campanero, l'écriture n'était pas née de l'homme. Elle était née de cette nature sans raison, où rien ne vient empêcher la soif tropicale de grandir, de s'étendre, de s'élargir dans une ivresse sans mesure. Elle était née de cette frénésie qui fait plier le genou à toutes les abondances, à toutes les démesures.* » [...]

. Article publié dans *La Culture*, 26 Mars 2015, Stéphanie Hochet

[...] Don Octavio, un personnage très discret bien que physiquement aussi robuste qu'un arbre, vit chaque jour une tragédie en tentant de cacher qu'il ne sait ni lire ni écrire. Il vit dans un village du Venezuela au début du XX^e siècle, à cette époque où la peste connaît du regain dans le pays.

Son existence est faite de labeur, de silence et de manœuvres destinées à dissimuler son handicap, par exemple il se coupe une partie de la paume pour justifier qu'il ne peut écrire avec une main blessée.

L'analphabétisme se vit comme une maladie, une maladie honteuse – même le médecin d'Octavio ignore qu'il est illettré. Personne n'apprend à dire qu'il ne sait ni lire ni écrire. Cela ne s'apprend pas. Cela se tient dans une profondeur qui n'a pas de structure, pas de jour. C'est une religion qui n'exige pas d'aveu, écrit Miguel Bonnefoy.

Mais la vie des grands hommes a ceci de particulier que certaines rencontres les propulsent dans un nouvel univers et qu'ils savent saisir leur chance à ces moments-là.

Personnages superbes de poésie

Une femme le sauve d'une situation critique en déchiffrant l'ordonnance de son médecin. Elle est belle, sa classe particulière, fière et intrépide, impressionne plus encore que la beauté, et pour couronner le tout, elle se nomme « Venezuela ».

Ils font connaissance, il l'écoute beaucoup, elle lui parle de ses insomnies et de mille autres sujets, se confie comme jamais, lui propose de monter prendre un café chez elle. C'est elle qui va lui apprendre à déchiffrer les mots, à épeler, à lire et écrire. Un monde

nouveau s'ouvre à lui qu'il observe avec une admiration enfantine.

Un matin, il se surprit de voir que « *mujer* » s'écrivait aussi simplement. Et de s'étonner que pour un personnage aussi considérable, l'espagnol n'ait pas créé de mot plus difficile ...

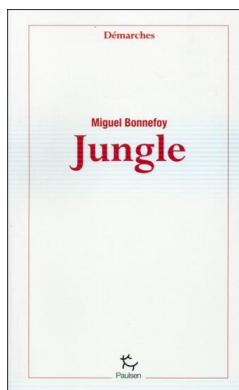
Bonnefoy crée des personnages superbes de poésie. De cette femme, Venezuela, il dira : « *Il y avait chez elle autant d'élan que de solitude* » et d'un cambrioleur aux méthodes de gentleman : « *Quand il marchait, il donnait l'air d'être suivi par un destin immense.* »

Ils sont tous démesurés et tragiques, ces personnages qui cherchent à faire de leur vie une œuvre d'art, tous aimés de leur auteur qui semble leur dédier son style foisonnant d'images et de précisions délicates. C'est donc avec l'histoire d'un homme qui découvre l'écriture que le jeune Miguel Bonnefoy entre en littérature.

Traitant de l'essentiel, du langage dans la vie d'un homme, et de son destin d'explorateur, il signe un premier roman d'une vitalité, d'une générosité exceptionnelles, lumineux comme on en voit rarement.

-
- *Jungle*, roman, éditions Paulsen, collection « Démarches », 2016

Présentation de l'ouvrage :



Prenez un jeune écrivain couvert de louanges, couronné de nombreux prix littéraires. Plongez-le sans autre préparation au milieu de la jungle vénézuélienne. Il devra parcourir la montagne (Auyantepuy), escalader des crêtes, s'enfoncer dans la mousse, traverser des torrents, ouvrir des sentiers à la machette ...

Et s'élancer dans le Salto Angel, un rappel vertigineux de neuf cent cinquante mètres, dans le fracas de la plus haute cascade du monde.

Laissez frémir quatorze jours, et faites revenir. Vous obtiendrez *Jungle*, un texte joliment ciselé par le vent, perlé par les marécages, le récit d'un jeune homme qui s'abandonne à la nature et confirme son talent pour la littérature.

Extraits de presse :

. Article publié dans *L'Obs*, 3 Mars 2016, Grégoire Leménager

Un an après *Le Voyage d'Octavio*, délicieux premier roman en forme de conte picaresque, c'est un autre genre de périple que raconte ici Miguel Bonnefoy : ce jeune Vénézuélien

s'est laissé embarquer, pendant deux semaines, dans une forêt amazonienne où « *peu de choses figurent sur une carte* ».

Elle s'est avérée pleine de mygales, de trous particulièrement traîtres, et de rongeurs gros comme des chats qui ont attaqué ses sacs de nourriture. Il y a découvert ce qu'est la panique, mais a aussi compris qu'« *on contemple la jungle comme on contemple un ciel étoilé : rien ne bouge, et cependant tout semble habité* ».

Il s'est demandé « *comment tailler un adjectif pour qu'il ait la forme d'une racine* », et a cherché des mots pour dire l'indicible « *sensation de la jungle, ce mélange de resserrement et d'immensité, cette impression d'être soumis à sa grandeur et la révolte qu'elle génère* ».

Il les a souvent trouvés ; on transpire en le lisant. C'est un écrivain qu'il faudra suivre à la trace.

. Article publié dans *Notes bibliographiques*, 1^{er} Mars 2016

Avec la ferme intention d'écrire un livre, Miguel projette un trekking de deux semaines au cœur de la jungle vénézuélienne. Après des mois de recherches de documentation, il part avec Pierre, réalisateur de films, Marc, « *promoteur d'aventures* » et guide de montagne, et deux guides vénézuéliens, Henry et Daniel.

Le but est de rejoindre la montagne du Diable à travers la jungle et de descendre en rappel la plus haute cascade du monde, le Kerepakupai Venà. Et le livre s'écrit sous la dictée de cette terre inconnue ...

De sa jeune plume francophone, Miguel livre un récit empreint d'humilité et d'admiration sur cette jungle au cœur du Venezuela, terre de sa naissance. En une quinzaine de chapitres, autant d'escalas dans son voyage initiatique, il laisse la nature ciseler ce livre sensuel et poétique et se met en retrait de cette puissance créatrice.

Les Indiens Pemon et leur sagesse, mais aussi leurs peurs et leurs mythes, imprègnent chaque ligne. Aucune redondance, peu de mots mais tous d'une efficacité redoutable. Ce jeune espoir de la littérature confirme son potentiel dans ce nouvel ouvrage.

. Article publié dans *Elle*, 26 Février 2016

[...] Épousant le mouvement de ce trek dans un écrin hostile, son récit en décrit, de manière très concrète et très drôle, les étapes et les dérapages. Mais c'est sur un terrain plus intime qu'il gagne en profondeur et en émotion, quand il retrace les tâtonnements d'un jeune écrivain « *à l'aube de sa plume* », conscient que « *toutes les pages des bibliothèques ne peuvent rien contre l'architecture d'une fleur* ».

Dans le chaos mystérieusement ordonné de la jungle, dans l'effort qu'elle exige et l'émerveillement qu'elle convoque, Miguel Bonnefoy cherche les mots pour saisir l'intangible. *Jungle* ou l'éclosion d'un homme et d'une voix.

. Article publié dans *Espace Latinos*, 27 Janvier 2016, Christine Roinat

[...] Quinze jours de marche dans un milieu inconnu, voilà de quoi exciter l'imagination de Miguel qui, en bon intellectuel urbain, se plonge dans tout ce qu'il peut lire sur la Gran Sabana, au milieu de laquelle va se dérouler l'expédition. Arrivé sur place, il est bien obligé d'admettre que ses lectures et ses connaissances ne lui seront pas d'une grande utilité. Une sympathique autodérision ne le quittera plus. Ses quatorze compagnons de route, eux, ont une certaine expérience de ce genre de randonnée, Miguel semble être le seul à débiter.

L'émerveillement un peu candide du premier jour fait assez vite place aux difficultés du quotidien : la forêt tropicale n'est pas vraiment accueillante, la géographie peu adaptée à des pieds de citadin, les animaux parfois envahissants. Cela, Miguel le savait, mais c'est une autre chose de le vivre. Et il le fait vivre dans ses phrases, lui qui assume sa nature d'écrivain : ce qui pourrait être un simple récit d'expédition se double d'une recherche constante d'une expression juste et souvent fort belle, se triple de questions philosophiques sur la manière de dire, et se quadruple d'un véritable langage poétique.

Il s'agit bien d'une poésie vécue, rien à voir avec un alignement de mots pour faire joli, non, la poésie du réel, c'est-à-dire de mots souvent simples dont l'enchaînement fait naître la sensation, l'impression.

Notre "héros", une fois parti, ne peut plus reculer. Il s'est entraîné avant de quitter la ville, mais il reste l'intellectuel du groupe, un intellectuel vaillant et volontaire, curieux de tout : les mots de la langue pemón, oiseaux ou insectes, mots de la vie quotidienne, et puis ses propres sensations qu'il nous communique avec la générosité de l'homme qui a vraiment envie de raconter à son ami. Cela se termine par la descente en rappel de ce Salto Angel qui exige deux jours, donc une nuit au milieu !

La magie, le fantastique ne sont pourtant jamais loin, on est en Amérique du Sud, ne l'oublions pas. Serait-ce le réalisme magique qui pointe son nez ? Heureusement non, ce n'est que la pure réalité, vécue et transmise par un surdoué de la littérature.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRe